L'accent du Creusot

Comment, monsieur ?... Plaît-il ?...
Mon accent, ce me semble,
Ecorche vos tympans, tant votre oreille en tremble !
Vous aimeriez sans doute un parler affadi,
Exsangue, aseptisé, d'un vocable engourdi,
Pour flatter les bourgeois d'un discours délétère
Et leur cacher l'odeur des phrases de la terre !

Cet accent-là, monsieur, rude comme un labour,
Sait vibrer de colère et s'enivrer d'amour.
Il s'accrochait hier aux champs de nos ancêtres
Et foulait en sabots nos chemins sous les hêtres,
Se reposait des foins en buvant le vin frais
Et posait des collets au fond de nos forêts.

Son parfum de fougère embaumait les matines
Dans les brumes d'octobre aux teintes amandines,
Quand il pêchait la truite aux rives du Mesvrin.
La chaleur de l'été parfumait son refrain
Aux feux de la Saint-Jean, quand il troussait les filles
Sur la mousse de juin tapissant les charmilles.

Il cahotait les "r" ainsi qu'aux Laminoirs,
Sur les rouleaux de fer, les rubans d'acier noirs,
Plus rugueux que charbon, venait du fond des gorges
Se mêler au fracas sous les hangars des Forges,
Et grondait dans la nuit des souffles infernaux
En arrachant son pain du feu des Hauts-Fourneaux.

Il unit Marie-Jeanne à Maurice, après guerre,
Pour m'enseigner un monde où chaque homme est un frère ;
Aux lèvres de grand-père, en voiture à cheval,
Il me contait Jaurès ou Gérard de Nerval ;
Les brouillards des étangs abritaient nos enfances
Enveloppant d'hiver l'écho de ses silences.

Dumay lui fit chanter jusqu'au bagne d'Alger,
Les cerises d'amour qu'il voulait partager.
Par la voix de Camille, à son hôtel de ville,
Il emportait Clément au toit du campanile.
En treillis, rangs serrés, il grondait, poing levé,
Martelant sa révolte en battant le pavé.

Il s'est fait Communard, dans un rêve améthyste ;
En prenant son fusil contre le loup fasciste,
Il s'est battu, front haut, pour notre liberté
Et garder au Creusot grandeur et dignité.
Cet accent-là, monsieur,
c'est LUI notre Mémoire...
Alors que vos mots plats... n'ont pas même une Histoire.

Michel Mulot
1er prix du concours littéraire APEREM " Vivre en Morvan " – Saint-Léger-sous-Beuvray, 2000

Extraits du

Journal de Jules Renard

Quelques extraits " nivernais " du *Journal de Jules Renard* (pour la plupart écrits lors de ses séjours dans la Nièvre, à Chaumot, quelques-uns le furent à Paris). Jules Renard est né en 1864, avec la première voiture à essence. Le Journal a été commencé en 1887, en même temps que la Tour Eiffel, et s'est terminé le 6 avril 1910 alors que Freud publiait ses *Cinq leçons sur la psychanalyse* et Louis Pergaud achevait *"De Goupil à Margot"* qui lui vaudra le Prix Goncourt. Jules Renard est mort le 22 mai 1910 : il n'avait que quanrante-six ans.

Les citations sont, in extenso, celles de l'édition présentée et annotée par Henry Bouillier, professeur à la Sorbonne, et publiée par Robert Laffont en 1990. Chacune est datée. Relevées par Michel Hortigue parmi quelques mille pages, leur choix, aléatoire ou pervers, relève de notre bon plaisir, celui que nous avons pris à les savourer. Espérons que ce plaisir sera partagé.

Je lis des pages de ce Journal : c'est tout de même ce que j'aurai fait de mieux et de plus utile dans ma vie
14.11.1900

Toute cette bonté me tue. Si je m'interdis d'être un peu méchant, à quoi suis-je bon ?
16.09.1904

Un village comme Chaumot ou Chitry, c'est la meilleure preuve que l'univers n'a pas de sens.
01.04.1904

Le cordier de Corbigny, quand il est occupé à boire, ne se dérange pas pour vendre 6,50 m de corde.
06.08.1904

Les gens de Clamecy ont une assez bonne santé, avec un peu de moisi dessus. A Bourges, Stendhal se crut étouffé par le sentiment de la petitesse bourgeoise : il n'est pas venu à Clamecy !
18.04.1904

Oh ! la niaiserie des femmes distinguées de province ! Leur bavardage continu, appliqué et prétentieux ! Chaque phrase est un cliché, et c'est dit doucement, du bout des lèvres, de l'air résigné d'une femme qui sait le fond des choses.
Déprimantes et asphyxiantes, elles sont les femmes supérieures pour les petits curés de campagne, les maîtresses d'école, les commerçants de village.
08.08.1899

– Mon mari ? Il est mort.
– Oh ! pardon, dis-je.
– Oh ! ce n'est pas votre faute.
01.05. 1895

Les jeunes filles de Chaumot veulent toutes aller à Paris. Celles qui n'osent pas dire « à Paris » disent : « en grande ville ». Elles veulent gagner de l'argent pour se marier. Comme elles ne savent rien faire, elles ajoutent qu'elles feraient n'importe quoi, que ça leur est égal. Elles ont un corsage plissé et une petite broche, les cheveux au vent, les pieds dans des savates, des mains propres et des ongles sales, des yeux frais, du rose aux joues, mais des dents inquiétantes.
25.06.1899

C'est commode, un enterrement. On peut avoir l'air maussade avec les gens : ils prennent cela pour de la tristesse.
25.09.1899

Mon village est le centre du monde car le centre du monde est partout.
23.07.1898

Distribution des prix à Chaumot. En plein jour, ils hésitent à accepter le verre de sirop de groseille qu'on leur tend. Vienne un peu de nuit, ils prendront le vin dans la cave. Ceux qui ne résistent pas à la misère de l'enfance ont l'air d'idiots, ceux qui s'en tirent, de sauvages.
15.08.1898

Le curé ne lève les yeux de son bréviaire que sur ceux dont il attend le salut : c'est commode.
11.07.1898

La montagne qui voulait se marier

« Je crois que je suis amoureuse ! », osa avouer Hautefolline... Devant cette affirmation audacieuse et spontanée, toute l'assemblée resta muette. Chacun, perdu dans ses pensées, n'osait parler. Le mystère de l'amour est si grand, autant par sa façon de nous tomber dessus, que par les ressources qu'il nous faut déployer pour le faire durer. Certains auraient voulu s'enthousiasmer et encourager Hautefolline, tandis que les autres, les déçus, les pessimistes s'empêchaient de détruire l'instant magique par des propos désenchanteurs.

Il y avait là, réunis au soir couchant, le Préneley, la Bribracte, la Luchonne et quelques autres. C'était une nuit étrange comme il en arrive parfois, quand la lune allonge l'ombre des arbres.

C'est la Bibracte qui parla la première. Elle avait tant vécu, elle avait tellement observé le comportement des êtres que son parler était pertinent et sensé.

– Ah ! et qui est donc ce bel amoureux ? Raconte-nous ça.

– Le Montblanc.

– Le Montblanc ? Mais quelle idée ! D'où te vient cette folie ? Tu vois bien qu'il n'est pas des nôtres !... et puis il est loin !

– Comment ça, il n'est pas des nôtres ? Ne sommes-nous pas des montagnes ? Oui il est loin, c'est vrai, mais vu d'ici je suis bien aussi grande que lui... et puis c'est un sommet ! Ne suis-je pas moi aussi un sommet ?

– On voit que tu ignores tout. Sais-tu seulement qu'il est cinq fois plus

Photo : Yvon Letrange

haut que toi, ma puce, et qu'on le connaît par toute l'Europe ?
– Je me hisserai à sa hauteur et bientôt moi aussi on me connaîtra pour mes qualités. Ce n'est pas la hauteur qui fait la grandeur.
– Ah ! petite fanfaronne, tu es un peu trop téméraire.
– Peut-être, il n'empêche que je l'aime.
– Ça, pour aimer, tu peux. Oui tu peux toujours tomber amoureuse ! Mais lui, comment le sais-tu qu'il t'aime ?
– Il me l'a dit.
Alors la Bibracte dut se taire, et personne n'osa renchérir. Seule la Luchonne murmura :
« Tu en as de la chance, j'aimerais bien être à ta place ».

Oui, cela faisait des millénaires que, par des jours de grand beau temps, Hautefolline admirait Montblanc. Seulement personne ne savait que, toutes les nuits de la Saint-Jean, ils se parlaient. Et croyez-moi, depuis la nuit des temps, ils en avaient échangé des mots d'amour.
Pas seulement des mots, mais aussi des réflexions : il est si mystérieux le pays de l'amour, un peu comme le pays des larmes, si incompréhensible parfois... et si difficile à atteindre, qu'on peut bien en parler longtemps. Par ces étranges soirs, Hautfolline et Montblanc s'étaient entretenus des heures et des heures durant, se confiant l'un à l'autre leurs émotions, leurs sentiments, leurs croyances profondes, leurs désirs. Leur connivence était douce comme après l'amour.
Tout le monde ignorait qu'en l'an de grâce 999, le soir de la Saint-Sylvestre précisément, Montblanc était venu rendre visite à Hautefolline. Chacun, croyant à la fin du monde, s'était terré dans des abris, de sorte que personne n'avait vu comment l'amour peut déplacer des montagnes aux charnières des millénaires.
Cette nuit-là, Hautefolline et Montblanc firent l'amour – Dieu seul sait que c'est la seule chose à faire quand on est homme et femme – et cette nuit magique avait rendu Hautefolline invulnérable pendant mille ans. Mais, de nouveau, à l'approche de l'an 2000, elle croyait au miracle. Elle en voulait même davantage. Elle voulait épouser Montblanc. Le soir du « Grand-Bug » il se passerait des événements si inouïs que le mariage de Hautefolline et Montblanc n'était pas chose impensable.
... Alors la conversation reprit. C'est Hautefolline qui parla à nouveau.
– Montblanc et moi nous voulons nous marier le soir du millénium.
– Décidément tu t'obstines ! lui dit le Préneley. Bon ! mais puisque tu t'acharnes, on va penser aux préparatifs et puis on attendra Montblanc.
– Oui, Préneley a bien parlé, ajouta la Bibracte. On accueillera Montblanc parmi nous. Tout compte fait, on sera fier de lui et de toi. Songeons au mariage, dit-elle, tout excitée.
– Quelle robe mettras-tu ? dit la Luchonne, quelque peu envieuse.
– Oui ! C'est vrai, quelle robe vais-je mettre ? Ce n'est pas la saison de ma robe digitaline, ni celle de ma robe de fougère. Ah ! Je ne peux pas non plus mettre ma robe chamarrée de rouille, d'or, de vert et de rouge. Que mettrai-je ?
– C'est évident qu'à cette date-là il te faut mettre une robe blanche. Alors prions Dieu, qui dans sa grande bonté répondra à ton souhait, à moins que ce ne soit les hommes qui, ne reculant devant aucune folie, avec des canons à neige t'auront habillée de blanc.

Dès le 25 décembre, il se mit à neiger. Ce fut un Noël rempli d'espérance. Puisque Dieu encourageait Hautefolline aux épousailles inimaginables avec Montblanc, chacun pouvait se laisser aller à ses rêves fondamentaux pour le soir du « Grand-Bug ».
Tout était prêt pour la noce. Rien ne manquait. Le vin coulerait en abondance. Vie ou mort, il fallait faire la fête...

Peut-on croire aux miracles ?...
Oui ! de petits miracles quotidiens, ceux que l'amour engendre, mais avoir la foi à déplacer des montagnes, non ! Ce n'est pas encore pour ce millénaire. Montblanc ne vint pas. Chacun resta planté là où Dieu l'avait posé. Montblanc, là-bas, en Haute-Savoie, et Hautefolline, ici, en Morvan.

– Ne te chagrine pas, petite montagne, ce n'est pas le mariage qui fait l'amour.
– Je le sais, il n'empêche que j'aurais aimé vivre à ses côtés.
– Tu l'as rencontré, tu le connais, et cela seul compte. Peu importe que vous viviez ensemble. Ne fais pas une montagne de ta peine. On est là près de toi et nous aussi on t'aime.
– Je le sais, mais d'être toujours séparée de lui m'est quelquefois souffrance.
– Il a enamouré ton âme, il a fait chanter ton corps. Garde à jamais cette musique en toi. Regarde désormais toutes les choses avec ce regard-là.
– Oui... et dans un dernier sanglot, Hautefolline ajouta : Mais alors ma robe de mariée ?
On était redescendu sur terre.
– Eh bien, tu n'as qu'à la vendre, dit le Préneley.
– La vendre ?
– Oh, ne t'offusque pas. Aujourd'hui, on vend de l'argent, on vend du vent, on vend de tout. On se vend, on vend son corps, on vend même son âme, alors tu peux bien vendre une robe de mariée ou de la neige. Tu mets une annonce dans le journal : « Vends robe de mariée n'ayant jamais servi ».
– Non, je ne la vendrai pas.
– Qu'en feras-tu alors ?
– Je vais la garder un peu pour me pénétrer de l'idée que je suis belle, et puis je la donnerai.
– Comment ça tu la donneras ?
– Tu verras.

Et en effet, l'on vit. Par son rayonnement, elle transforma sa robe en perles d'eau qu'elle donna aux arbres, aux ruisseaux, aux plaines, comme on déchire un voile de tulle un soir de noce.

Anne Mémet